

Baccalauréat général
séries ES-S
Épreuve anticipée de français

Objet d'étude : la poésie

Corpus :

Texte A : Ronsard, *Odes*, IV, 22, « Le bel aubépin » (1584)

Texte B : Hugo, *Les Contemplations*, I, 2, « Le poète s'en va dans les champs... » (1856)

Texte C : Ponge, *Le Parti pris des choses*, « La pluie » (1942)

I. Questions (4 points)

1) Quels sont les procédés utilisés dans ces trois évocations de la nature ? (2 points)

2) Quels rapports ces poèmes illustrent-ils entre le poète et la nature ? (2 points)

II. Travail d'écriture (16 points)

Vous traiterez l'un de ces trois sujets au choix.

1. Commentaire

Vous commenterez le texte de Victor Hugo extrait des *Contemplations*, « Le poète s'en va dans les champs... » (Texte B).

2. Dissertation

Le poète breton contemporain Eugène Guillevic écrit à propos de son art :

« Je crois que la poésie est un moyen de connaissance, un des moyens d'apprendre le monde. Il y a toujours toutes sortes de moyens de connaissance. Pour important que soit le rôle de la science, ce n'est pas le seul. Nous ne devons nous priver d'aucun de ces moyens. Il n'y a pas que la connaissance purement intellectuelle qui est connaissance. Après tout, le meilleur moyen de connaître une pomme, c'est de la manger... »

Vous réfléchirez à cette conception de la poésie en vous appuyant sur des exemples précis.

Invention :

Vous ferez la description d'un paysage en lui conférant une dimension métaphorique.

Texte A – Ronsard, *Odes*, IV, 22, « Le bel aubépin » (1584)

Bel aubépin, fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vêtu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambruche sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche.
Dans les pertuis de ton tronc
Tout du long
Les avettes ont leur couche.

Le chantre rossignolet
Nouvelet,
Courtisant sa bien-aimée,
Pour ses amours alléger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son nid
Tout uni
De mousse et de fine soie,
Où ses petits écloront,
Qui seront
De mes mains la douce proie.

Or vis gentil aubépin,
Vis sans fin,
Vis sans que jamais tonnerre,
Ou la cognée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

Texte B – Hugo, *Les Contemplations*, I, 2, (1856)

Le poète s'en va dans les champs ; il admire,
Il adore ; il écoute en lui-même une lyre ;
Et le voyant venir, les fleurs, toutes les fleurs,
Celles qui des rubis font pâlir les couleurs,
Celles qui des paons même éclipseraient les queues,
Les petites fleurs d'or, les petites fleurs bleues,
Prennent, pour l'accueillir agitant leurs bouquets,
De petits airs penchés ou de grands airs coquets,
Et, familièrement, car cela sied aux belles :
Tiens ! c'est notre amoureux qui passe ! disent-elles.
Et, pleins de jour et d'ombre et de confuses voix,
Les grands arbres profonds qui vivent dans les bois,
Tous ces vieillards, les ifs, les tilleuls, les érables,
Les saules tout ridés, les chênes vénérables,
L'orme au branchage noir, de mousse appesanti,
Comme les ulémas quand paraît le muphti,
Lui font de grands saluts et courbent jusqu'à terre
Leurs têtes de feuillée et leurs barbes de lierre,
Contemplant de son front la sereine lueur,
Et murmurent tout bas : C'est lui ! c'est le rêveur !

Texte C - Francis Ponge, *Le Parti pris des choses*, « La pluie » (Librairie Gallimard, 1942)

La pluie, dans la cour où je la regarde tomber, descend à des allures très diverses. Au centre c'est un fin rideau (ou réseau) discontinu, une chute implacable mais relativement lente de gouttes probablement assez légères, une précipitation sempiternelle sans vigueur, une fraction intense du météore pur. A peu de distance des murs de droite et de gauche tombent avec plus de bruit des gouttes plus lourdes, individuées. Ici elles semblent de la grosseur d'un grain de blé, là d'un pois, ailleurs presque d'une bille. Sur des tringles, sur les accoudoirs de la fenêtre la pluie court horizontalement tandis que sur la face inférieure des mêmes obstacles elle se suspend en berlingots convexes. Selon la surface entière d'un petit toit de zinc que le regard surplombe elle ruisselle en nappe très mince, moirée à cause de courants très variés par les imperceptibles ondulations et bosses de la couverture. De la gouttière attenante où elle coule avec la contention d'un ruisseau creux sans grande pente, elle choit tout à coup en un filet parfaitement vertical, assez grossièrement tressé, jusqu'au sol où elle se brise et rejaillit en aiguillettes brillantes.

Chacune de ses formes a une allure particulière : il y répond un bruit particulier. Le tout vit avec intensité comme un mécanisme compliqué, aussi précis que hasardeux, comme une horlogerie dont le ressort est la pesanteur d'une masse donnée de vapeur en précipitation.